Mosaïque : l'émission des cultures immigrées racontée par ceux qui l'ont créée

Entretien avec Tewfik Farès et Mouloud Mimoun

Lucile Humbert-Wozniak et Anne Volery

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/9337>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.9337

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2019

Pagination : 176-183

ISBN : 978-2-919040-45-2

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Lucile Humbert-Wozniak et Anne Volery, « *Mosaïque* : l'émission des cultures immigrées racontée par ceux qui l'ont créée », *Hommes & migrations* [En ligne], 1325 | 2019, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/9337> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.9337>

IMAGES

Mosaïque: l'émission des cultures immigrées racontée par ceux qui l'ont créé

Entretien avec **Tewfik Farès** et **Mouloud Mimoun**
par **Lucile Humbert-Wozniak** et **Anne Volery**.

De 1977 à 1987, *Mosaïque* a été diffusé le dimanche matin sur FR3. Pensée comme une émission sur et pour les immigrés, elle devient au fil des années une porte ouverte sur les cultures de l'immigration. Invitant des artistes (musiciens, écrivains, etc.) à s'exprimer sur le plateau de l'émission, réalisant des reportages de société sur des thématiques comme la Marche pour l'égalité et contre le racisme, la vie dans les prisons lyonnaises, les violences policières, la place de l'immigration dans la construction de l'Europe, elle veut, selon les mots de son fondateur Tewfik Farès, « offrir un espace d'expression ». Les émissions font aujourd'hui partie des collections de la médiathèque Abdelmalek Sayad. En cours de numérisation, elles seront bientôt visibles à la médiathèque. À cette occasion, nous revenons, dans un entretien avec Tewfik Farès (fondateur et réalisateur de l'émission) et Mouloud Mimoun (présentateur puis rédacteur en chef de l'émission), sur la naissance, le contenu et l'audience de l'émission.

Naissance et statut de l'émission

Mosaïque est née dans l'esprit de Tewfik Farès alors scénariste (Le Vent des Aurès, Chronique des années de braise) et réalisateur (Les hors-la-loi, Génération de la guerre, Le retour, etc.). Il va porter son projet jusqu'à trouver les moyens de le réaliser et, finalement, de lancer l'émission. Dès le début, il y associera Mouloud Mimoun (ancien journaliste à l'Office des actualités algériennes et chroniqueur cinéma). Ils reviennent ici sur le contexte de la création de l'émission et sur celui de son financement qui influera sur le statut toujours un peu « à part » de l'émission dans le paysage audiovisuel français. En effet, Mosaïque est, et restera, financée par le secrétariat d'État à l'immigration via le Fonds d'action sociale (FAS) qui va mandater des organismes¹ pour

1. Vont être mandaté pour produire l'émission : l'Office national pour la promotion des cultures immigrées (ONPCI), puis l'Information culture et immigration (ICEI) et, enfin, l'Agence pour le développement des relations interculturelles (Adri).

produire l'émission et louer un temps d'antenne à FR3. Cette « tutelle » fait que, malgré ses succès, l'émission ne sera jamais pleinement une émission de la chaîne publique.

Tewfik Farès : Si je remonte le fil, *Mosaïque* a pour origine un scénario que j'avais écrit et qui devait être le premier film sur l'immigration. Il s'intitulait *Les jours difficiles*. J'avais monté une co-production franco-algérienne. Mais les autorités algériennes la bloquaient car elles voulaient que je vienne écrire des scénarios pour elles, et j'ai finalement reçu une lettre disant que mon film ne les intéressait pas. À ce moment-là, en France, en 1976, avait été créé le premier secrétariat d'État à l'immigration. Des amis à moi m'avaient alors conseillé d'aller voir son secrétaire d'État qui était Paul Dijoud, un élu des Hautes-Alpes. J'avais alors pu rencontrer un de ses conseillers. Celui-ci avait trouvé le film tellement provocateur et subversif que j'avais dû abandonner le projet dans un premier temps.

Mais je restais dans le même état d'esprit. Je me disais : je vis ici, mes enfants vont grandir ici, qu'est-ce que je peux faire moi qui sais me servir de cet outil qu'est une caméra ? Je suis alors tombé à la télévision sur une émission appelée *Immigré parmi nous*. Elle ne s'adressait pas aux immigrés, mais aux Français, et je me suis dit que ce serait bien s'il y avait une émission pour ceux qui ont

immigré et qui vivent ici. L'idée a germé de là. Elle s'est concrétisée de façon tout à fait aléatoire grâce à Abdelmalek Sayad avec qui j'étais très ami. On avait étudié ensemble. On se retrouvait tous les jours après le déjeuner au restaurant universitaire. Il venait de publier *Sociologie de l'Algérie* avec Pierre Bourdieu. Il m'a fait rencontrer une de ses amies qui travaillait à l'Office national pour la promotion des cultures immigrées (ONPCI). Je lui ai parlé de mon projet d'émission qu'elle a trouvé très intéressant. C'est ainsi qu'elle m'a fait rencontrer son patron, M. Gougenheim, qui m'a dit : « *Monsieur Farès, vous arrivez comme le messie. On nous demande de faire quelque chose comme ça mais on ne sait pas comment faire.* » De discussions en discussions, j'ai élaboré le concept et le conducteur d'une émission qui serait grand public. Cela a duré du mois d'octobre au mois de décembre 1976. Elle avait pour titre « Mosaïque ». Dans une petite note, j'expliquais ce qu'était une mosaïque : des morceaux de différentes couleurs, de différentes formes, mais qui, vus dans une œuvre, ont un sens beaucoup plus large que chacun des petits morceaux.

J'ai dû faire antichambre au secrétariat d'État à l'immigration pour obtenir les moyens de réaliser cette émission. La première a eu lieu le 1^{er} janvier 1977.

« Je suis alors tombé à la télévision sur une émission appelée Immigré parmi nous. Elle ne s'adressait pas aux immigrés, mais aux Français, et je me suis dit que ce serait bien s'il y avait une émission pour ceux qui ont immigré et qui vivent ici. L'idée a germé de là.

À l'époque, je n'étais pas réalisateur de télévision. J'avais fait du cinéma mais la télévision, je ne connaissais pas. On m'avait mis un réalisateur qui faisait des jeux avec Guy Lux. C'est là qu'on voit le décalage culturel. Pour le premier décor de *Mosaïque*, on était dans un studio de Villejuif, quand j'arrive sur le plateau pour faire l'émission, je vois poser des peaux de léopard et des choses comme ça. J'ai failli tout casser. J'ai dit : « *Vous enlevez tout ça, on n'est pas aux colonies.* » Ça, c'était pour la première émission.

C'était très difficile culturellement.

Les problèmes sur le plan de la réalisation ne se sont pas arrangés : je me décarcassais pour préparer les émissions, j'allais faire des auditions à Gennevilliers, je rentrais parfois à pied parce qu'il n'y avait plus de métro... Je n'en pouvais plus qu'on me massacre l'émission. Au bout de la septième, j'ai décidé de la réaliser moi-même. J'ai fait une sorte de coup d'État. Il y avait toujours une représentante de FR3 à l'époque. Elle m'a dit que je n'étais pas homologué en tant que réalisateur et qu'on ne pouvait pas faire de la télévision si on n'était pas homologué. J'ai donc dû faire une demande d'homologation. C'est comme cela que les choses ont commencé. Personne n'est venu me chercher et ça a été tout un parcours pour arriver à imposer cette émission.

Mouloud Mimoun : Il faut également rappeler ici que l'émission est née sous le giron d'une autorité de tutelle : le secrétariat d'État à l'immigration. Elle n'était pas financée par la télévision publique alors même que, dans son cahier des charges, il était spécifié qu'il devait y avoir une émission pour les immigrés.

T.F. : Oui, d'autant que l'émission marchait très bien et pouvait, comme les autres émissions, être financée par la télévision publique. J'ai fait plusieurs fois des propositions pour la sortir de cette situation particulière, de ce statut d'exception. En 1981, avec l'élection de François Mitterrand, j'ai pensé qu'enfin les gens allaient le comprendre, que ça allait être mis dans le cahier des charges de la télévision. Mais, du côté du ministère, on voulait que les choses restent en l'état. Le livre de Claude Servan-Schreiber et de Françoise Gaspard, *La fin des immigrés*, a beaucoup nui aussi car il disait qu'il ne fallait pas faire d'émission spécifique. Alors qu'on ne parlait pas de spécificité mais d'offrir un espace d'expression !

Depuis la cohabitation, ce discours était aussi partagé par les intellectuels issus de l'immigration. On a eu ce que les psychiatres appellent la « réduction de dissonance », aussi bien à gauche qu'à droite : *Mosaïque* commençait à faire mal. L'idée c'était, pour résumer : « Moins on voit ces gens-là à la télé, moins on aura de voix du Front national. » J'ai reçu des lettres de menaces. D'autres demandaient que les artistes invités soient renvoyés dans leur pays, etc.

On se retrouvait aussi dans un contexte extrêmement difficile par rapport à la superstructure imposée par le secrétariat d'État, l'Agence pour le

développement des relations interculturelles (Adri). Les responsables successifs de l'Adri voulaient qu'on « diversifie » l'émission et ils ont décidé de confier la réalisation de certaines émissions à d'autres équipes. De même, on a vu plusieurs producteurs délégués défilier, chacun voulant imposer sa marque. Ils voulaient souvent faire ce qu'ils aimaient eux, alors que l'émission n'avait jamais été pensée ainsi. Cela nous a amenés à soumettre des projets de désengagement des subventions du FAS².

Quand Serge Moati a été nommé patron de FR3, j'ai demandé à le voir, en vain. Comme il l'a dit à sa première conférence de presse, tous les dimanches l'antenne commençait avec « l'excellente émission » *Mosaïque*. Mais il ne voulait pas y mettre de l'argent. Tout ce qui le préoccupait, c'était la régionalisation de la chaîne. Jamais, on a pu faire sortir *Mosaïque* de ce statut à part, alors même qu'elle pouvait vivre par elle-même.

Offrir un « espace d'expression »

La musique a très vite pris une place importante dans l'émission qui permettait aux artistes de se produire et de se faire connaître. Musique des pays d'origines d'abord (avec des musiciens venant aussi bien du Maghreb que d'Afrique subsaharienne, du Portugal, de Yougoslavie ou encore de Turquie), puis nouvelles formes musicales issues d'une nouvelle génération d'artistes apparaissant dans les années 1980. Mais, au-delà de la musique, Mosaïque a, selon les mots de Mouloud Mimoun, également tenté de rendre compte à travers des reportages des « transformations et mutations qui se produisaient au sein de la société immigrée ».

M. M. : Au cours des deux premières années de l'émission, il était logique et naturel que nous soyons focalisés sur les cultures des pays d'origine. Il y avait comme une urgence à exprimer la culture de cette première génération que les Français ne connaissaient pas, que les enfants d'immigrés, souvent en bas âge, ne connaissaient pas. Les musiques qu'on voyait dans *Mosaïque*, c'étaient alors : le fado portugais, le chaâbi, la chanson kabyle ou la musique arabo-andalouse pour les Maghrébins, ou une musique africaine « classique » avec un Lamine Conté, par exemple.

“ On circulait beaucoup. *Mosaïque* se déplaçait dans toutes les régions dont on montrait les expressions immigrées locales.

On circulait beaucoup. *Mosaïque* se déplaçait dans toutes les régions dont on montrait les expressions immigrées locales. En Corse, on montrait un groupe corse, en Auvergne, un groupe auvergnat, en Alsace, un groupe alsacien, etc. On permettait aux chanteurs du terroir de passer à travers *Mosaïque* sur

une chaîne nationale. Pour faire le lien avec la matrice de l'émission, on ramenait de grandes vedettes comme Salif Keïta, Manu Dibango ou encore Armande Altaï dans ces émissions en région.

T. F. : L'émission faisait le panorama de toutes les cultures de la Méditerranée. D'ailleurs, très vite, toutes les maisons de disques faisaient le siège pour que

2. Le Fonds d'action sociale par l'intermédiaire duquel était versée la subvention de l'État.

leurs vedettes passent dans *Mosaïque*. Des tas de chanteurs, chanteuses, écrivains y sont passés pour la première fois et ont connu plus tard la notoriété. Pour eux, c'était simplement une fenêtre. On était la fenêtre, on était là pour ouvrir la fenêtre le mieux possible, mais leur talent c'est le leur. On était vraiment à l'écoute et on leur donnait la parole. On était sollicité par les artistes eux-mêmes, par leurs agents. Certains attendaient deux ans avant de pouvoir passer dans l'émission parce que la demande était énorme.

À partir de 1984, on a voulu faire des émissions à caractère plus culturel et plus sociétal. Il y avait des chansons, mais aussi des reportages et des grands dossiers. À chaque fin de session, on se demandait ce qu'on pouvait faire de plus, ou de différent. Quand j'ai pu obtenir de faire une séquence « journal », il fallait qu'en 7 minutes il y ait le maximum d'informations. Il a fallu innover pour respecter les délais, dans la mise en images avec le scope et les informations qui défilent en haut et en bas de l'écran, les titres, etc. C'est devenu ce que toutes les chaînes du monde pratiquent aujourd'hui.

M. M. : D'emblée, que ce soit Tewfik ou ses collaborateurs à l'époque, nous avons été capables d'accompagner les transformations et les mutations qui se produisaient au sein de la société immigrée. Rétrospectivement, c'est ce qui a fait le succès et la longévité de *Mosaïque*. Nous étions en phase avec le public, la population. On a accompagné l'émergence des générations nouvelles qui arrivaient sur la scène sociale, politique et culturelle. D'ailleurs, je pense qu'on a été les premiers à utiliser l'expression « deuxième génération » dans un reportage à Gennevilliers avec ce gamin qui élevait des pigeons sur le toit de son immeuble. On tombait à un moment où, chez cette nouvelle génération, il y avait le désir profond de la prise de parole, de l'expression. Cette expression s'est déclinée non seulement sur le terrain associatif mais également sur la scène culturelle. C'est l'époque où on voit émerger, contre les crimes racistes, Les Amis d'Abdenbi... qui ont fait des chansons avec le chanteur Farid ou encore Lounis Lounès. Dans le sillage de Carte de séjour, ces gens-là prenaient déjà une place dans la sphère culturelle.

T. F. : Nous étions préoccupés par les changements du monde. On a, par exemple, fait une émission à Strasbourg sur le « 13^e État européen », c'est-à-dire l'immigration, pour interroger la place de ces populations dans l'Union européenne en construction. Il y a eu ainsi plusieurs moments forts au cours de ces années. À la mort de Malik Ousseine (étudiant tué par des policiers en 1986), il y a eu un plateau spécial à la place Saint-Eustache du forum des Halles à Paris. Autre exemple, le plus grand document sur la Marche pour l'égalité et contre le racisme est celui de *Mosaïque* avec 90 minutes d'émission. À ce moment-là, personne n'y croyait. Nos équipes ont été partout et suivaient les marcheurs. Tout s'est cumulé avec l'arrivée à Montparnasse à Paris. Par chance, on a pu capter des images absolument incroyables comme ce zoom sur une fille en larmes dans le cortège. Pour moi, c'est un des plus grands documents politiques des années 1980.

M. M. : Durant ces dix années de *Mosaïque*, le moment le plus marquant pour moi est incontestablement le document que j'ai réalisé sur « l'affaire » Toumi

Djaïdja. Quelques mois après la Marche, après qu'on l'ait aperçu sur toutes les chaînes, reçu par François Mitterrand, après l'obtention de sa carte de dix ans, etc, on apprend qu'il a été arrêté. Il était accusé d'être l'auteur d'un hold-up commis dans une grande surface de Saint-Étienne. Sur place, je me suis rendu compte que, depuis le tout premier reportage que nous avions fait sur les Minguettes, il y avait un hiatus avec les forces de police. Toumi Djaïdja y apparaissait tout jeune et avait déjà créé son association. Sa famille elle-même était représentative de l'histoire de la société immigrée. Le père était totalement désocialisé. Il était alcoolique, ne maîtrisait ni l'arabe ni le français. Dans cette famille, il y avait l'ange, Toumi, et son frère, le démon Amar. Amar était le Al Capone des Minguettes. Comme les policiers n'arrivaient pas à mettre la main sur lui, ils se sont vengés sur Toumi. La mère me disait que Toumi était adorable, que c'était lui qui s'occupait des enfants. Après, il s'est fait embrigader par les piétistes *tabligh*. Du jour au lendemain, sa fiancée s'est voilée, il ne s'habillait qu'en djellaba. J'ai fait ce reportage de 45 minutes afin d'essayer

d'aller au plus profond de l'histoire de cette figure emblématique des luttes de l'immigration.

L'audience de l'émission

L'émission a très vite trouvé son public au sein de la population immigré, mais elle va également se développer au-delà de ce premier cercle et toucher un public beaucoup plus large. L'horaire de diffusion, controversée, a été, pour Tewfik Farès, un élément clé pour l'émission.

T. F. : Il y a une sorte de dichotomie entre la perception de l'émission par le public et la perception de l'émission par les intellectuels d'origine immigrée. Le courrier qu'on recevait montrait une distance avec certains membres d'associations communautaires portugaises, turques, marocaines, yougoslaves, tunisiennes, etc. Eux faisaient la fine bouche alors que l'émission avait un succès monstre. Certains disaient que c'était un ghetto, qu'il faudrait que ça passe à 20 heures plutôt que le dimanche matin. Mais c'était mal connaître le fonctionnement de la télévision à l'époque. Dès le départ, l'émission devait être diffusée sur FR3. Mais je n'allais pas dire que je voulais passer à 8 heures du

soir quand même ! J'ai pensé que la messe était une concurrence qu'on pouvait affronter et j'ai proposé ce créneau horaire à la chaîne. C'était la première émission à ouvrir l'antenne. J'ai préféré le dimanche matin aussi parce que c'est à ce moment-là que j'allais trouver les gens chez eux, les familles, les enfants. En plus, FR3 venait de passer à la couleur.

M. M. : *Mosaïque* a très vite fait le plein du public immigré. Ils étaient les premiers concernés, donc ils étaient là devant le téléviseur. Mais, de 1980 à 1987, quand on terminait à 5 millions de téléspectateurs, on avait en fait gagné sur le public « français ». Les enseignants qui avaient dans leurs classes des enfants d'immigrés s'intéressaient à leurs cultures d'origine. Sans parler du public qui se dépaysait. Je me rappelle toujours d'une lettre pour le dixième anniversaire, d'une vieille enseignante de la Creuse qui disait : « *Merci, grâce à vous je voyage chaque dimanche.* »

Tewfik Farès : Au début, le public immigré représentait près de 90 % des téléspectateurs. Ensuite, l'émission a gagné peu à peu un public plus large. Elle a fini par ne plus être perçue comme une émission spécifique. C'était important car, dans le même temps, on avait le phénomène social inverse. On est passé d'« immigré » à une ghettoïsation dans les quartiers, il y a les « banlieues », les gens « issus » de l'immigration, etc. Même sur un plan sémantique, on a essayé de barrer ce qui fait mal quelque part. ■